Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 81 (1936)
Heft: 11

Artikel: Majorque : la sanglante émeute de Palma (mars 1810)
Autor: Geisendorf-des Gouttes
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-341738

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Majorque.

La sanglante émeute de Palma (mars 1810).

Auteur de l'ouvrage *Geôles et pontons d'Espagne*, paru en 1932 et couronné par l'Institut de France (prix Catenacci), M. Geisendorf-Des Gouttes, Dr ès sc. pol., ancien directeur du Département social romand, s'apprête à faire paraître avant la fin de l'année, un second volume de la série *Les prisonniers de guerre sous le Ier Empire.*

Ce travail, présenté comme thèse de doctorat ès lettres à l'Université de Neuchâtel, permettra de suivre, dans leur tragique odyssée, les conscrits de 1808 qui, prisonniers à Baylen, puis internés sur les pontons de Cadix, vont être, de 1808 à 1814, déportés aux Iles Baléares dans des conditions déplorables. D'où le titre du livre : Les *Archipels enchanteurs et farouches*, où il sera également question de la captivité des marins de Trafalgar aux Canaries.

L'intérêt de cet ouvrage réside dans une étude approfondie de la captivité à Cabrera, l'îlot sauvage où près de 14 000 sujets de l'Empereur agonisèrent durant cinq ans, sans que jamais leur souverain daignât s'occuper d'eux. Mais des officiers en grand nombre, parmi lesquels beaucoup de Suisses, furent internés tant à Palma de Majorque qu'à Port-Mahon et c'est un épisode mouvementé et fort peu connu de ce séjour forcé que la *Revue militaire suisse* présente à ses lecteurs. On l'a fait précéder d'une courte description de Palma qui rappellera sans doute aux visiteurs de ce site incomparable quelle en fut la beauté et la paix avant que la présente guerre civile n'y vînt exercer ses ravages.

(*Réd.*)

Quelques mois plus tard, au début de mars 1810, alors que l'armée du maréchal Victor a mis le siège devant Cadix et que d'autres succès obtenus par les Français exaspèrent la Péninsule, le contre-coup ne tardera pas à s'en faire sentir dans tout l'archipel.

On s'irrite non seulement de la contagion des idées subversives venues de France, mais surtout des revers que subit la cause de l'Indépendance. « Ce n'était cependant point des sentiments particuliers de haine qui animaient les habitants des îles

Baléares », affirme Méry, qui, sur ce point, ne paraît pas discerner entièrement la situation : « leur ressentiment était alimenté par des étincelles parties du centre commun. De là, tous les moyens imaginés par les Espagnols pour immoler leurs ennemis... de là toutes les fureurs amoncelées sur les Français ». On faisait appel à la vengeance nationale et, note à son tour Rossetti, on poussait l'atrocité jusqu'à laisser entendre que cette juste vengeance devait s'exercer aussi sur les prisonniers sans défense : les journaux étaient, tous les jours, remplis d'invectives contre les envahisseurs et de mensonges atroces les représentant comme des barbares sacrifiant tout à la soif du sang et à la fureur du pillage. Ils rapportaient qu'en Catalogne, les soldats de l'Empereur avaient égorgé les vieillards, les femmes et les enfants, que les temples avaient été profanés, les vases sacrés enlevés... Dans le peuple, facilement crédule, tout incident fâcheux est objet de généralisation. Si l'on en croit Garau, le récit d'un geste abominable — quoique sans doute accidentel — soulevait la plus vive émotion. La femme Rose Lleunart, épouse d'un artilleur majorquin fait prisonnicr à Tarragone, exposait à tout venant que son mari venait de subir à cette occasion les plus horribles traitements et qu'elle-même, portant dans ses bras un enfant de deux ans, avait eu la douleur de lui voir couper la main droite...

Sur ces rumeurs — vraies ou fausses — se greffaient les racontars. Dans son rapport au ministre Maret, Gerdy montre sur quelles trompeuses apparences ils s'appuyaient : « Le nouveau capitaine général, comte Heredia, continuant à montrer à notre égard plus d'humanité que son prédécesseur, était devenu suspect et fut signalé comme partisan des Français. On répandait le bruit qu'il faisait venir les soldats prisonniers de Cabrera sous prétexte de maladies, mais pour les armer quelque jour et leur livrer la ville et même l'île entière. Des religieux, réfugiés de Valence et de la Catalogne, devaient se joindre à ceux de Palma pour hâter notre destruction. Le journal local était plein d'extraits des gazettes anglaises excitant les Espagnols au massacre des prisonniers. Les lettres du marquis de la Romana à sa femme habitant Palma exprimaient les mêmes dispositions ; des moines enseignaient publiquement un catéchisme dans lequel l'assassinat d'un Français était déclaré action agréable à Dieu... Prévoyant donc que la capitale pourrait devenir le théâtre de quelque événement sanglant, le capitaine général fit, dans la nuit du 4 au 5 mars, évacuer sur Cabrera tous les malades des hôpitaux de la caserne Saint-Martin. Il ne restait que deux cent cinquante officiers du Quartier Bourbon, plus Privé, Dufour et leurs compagnons internés au château de Bellver. Quant aux prisonniers de Saelijes,

Exelmans, Lagrange, Rossetti, du haut de leur observatoire de la Tour de l'Ange, ils pouvaient surveiller les événements.

Autour de ces divers postes, les gardes avaient été doublées, les patrouilles rendues fréquentes et des pièces d'artillerie légère placées la nuit. Le personnel de service dans la prison, les porteurs d'eau gardaient l'air sombre et soucieux. L'un de ces *aguadores* prit un soir la main de Gerdy et la serra fortement en lui disant : « Français, tu seras demain en paradis ou en enfer !... ».

Les assauts de la populace.

De Tarragone où les Français étaient maîtres et où se commettaient, il faut bien le dire, de regrettables excès étaient arrivés dans la soirée du 11 mars, trois felouques ayant à leur bord de nombreux émigrés, la plupart moines, prêtres et religieuses. Karl-Amédée de Muralt les fait venir de Cordoue, de Jaën et de Séville, assurant qu'ils fuyaient devant l'armée de Soult envahissant le sud de l'Espagne. Il se peut.

Le lendemain, à neuf heures, ces passagers débarquent au *Muelle*, le quai de Palma. Aussitôt, ils sont entourés d'une foule avide de nouvelles. Les moines, au dire de Méry, effrayés par la rapide invasion de l'Andalousie, dépeignent le soldat français sous les couleurs les plus noires. Parmi les gémissements et les larmes des religieuses, ils s'indignent de leur exil. A ces récits, les auditeurs serrent les poings et grincent des dents...

Pour se rendre du port à la ville, il faut passer sous les murailles que domine le *Cuartel Bourbone*. La nombreuse escorte des réfugiés trouve l'occasion bonne d'adresser des menaces à ceux qui sont enfermés derrière les fenêtres grillées. Des pierres volent, partant du môle ; l'une d'elles frappe un barreau de fer, rebondit et blesse, prétend-on, une religieuse à la tête.

Abominable sacrilège ! s'écrient les plus excités. Et de le mettre à la charge des emmurés que l'on accuse de préméditation. La grêle de pierres redouble. Par prudence et pour ne donner lieu à aucun reproche, les prisonniers ferment les croisées. Mais, détail qu'il est seul à noter, Muralt assure qu'ils ont percé des trous dans les planches pour se rendre compte de la situation.

La foule, toujours croissante, continue de faire pleuvoir des cailloux sur la prison et profère des menaces. Rossetti entend un moine haranguer ses coreligionnaires : ce n'est pas pour les porter au calme. Le religieux leur déclare que laisser impuni ce forfait serait crime impardonnable.

— « Qu'on les renvoie à Cabrera ! » — répondent les Majorquins dont la masse est évaluée à plusieurs milliers.

A ce moment — il est onze heures du matin — une démonstration énergique de la force armée aurait certainement eu d'heureux effets. Mais l'officier de service, qui se trouve être le beau-frère du marquis de la Romana, partage les préjugés populaires. On le voit abandonner son poste sans donner aucun ordre à la troupe, laquelle demeure hésitante et ne prend point parti.

La chance veut qu'il soit remplacé par un chef moins timoré ou plus attentif à son devoir, le capitaine Troncoso, commandant en second. Cet officier se porte au-devant du peuple et s'efforce de le calmer en lui représentant combien le massacre d'hommes sans défense serait injuste et barbare.

Peine perdue ; les hurlements redoublent. Il est temps d'alarmer la garde et de prévenir le gouverneur qu'il ait à porter aide et secours, tant en hommes qu'en cartouches, sinon les prisonniers tomberont aux mains de leurs ennemis.

Des factionnaires sont placés à quarante pas en avant du poste de la caserne avec l'ordre (qui paraît au moins bizarre) de ne point se laisser désarmer par la populace. Mais celle-ci n'en a cure. Des énergumènes se jettent sur les sentinelles et les chassent à coups de bâtons. Puis, ils enfoncent la porte extérieure de la caserne. Un second guichet, quelques instants, les arrête.

Le collaborateur de Méry qui du dedans assiste à la scène, ne cache pas l'angoisse des prisonniers : « Leur cruelle position est plus facile à concevoir qu'à décrire. Ils ne doutent plus qu'aux menaces ne succèdent des projets homicides ».

« De notre côté », raconte Gerdy, « nous n'étions pas restés oisifs ; la résolution fut prise de se défendre jusqu'à la mort et, puisqu'il n'y avait pas de quartier à attendre d'une population effrénée, conduite par le fanatisme des moines et la perfidie anglaise, il fallait, avant de mourir, en tuer le plus que l'on pourrait. »

On distribue les postes. Chacun s'arme de ce qui lui tombe sous la main : haches, couteaux, bois de lits, pieds de bancs, tout devient arme défensive ; les portes sont barricadées avec des tables, les mesures prises pour mettre le feu à tous les coins de la prison si, malgré leur résistance, les assiégés viennent à être forcés, « car », reprend le narrateur, « à l'aide de flammes, confondus avec nos assassins, ceux qui n'auraient point succombé auraient pu gagner le môle et se précipiter dans les embarcations qui étaient à quai ».

Bientôt la petite porte de la cour cède sous la poussée des émeutiers. Mais quelle n'est pas leur stupéfaction de découvrir trente hommes armés de bâtons au bout desquels brillent des couteaux.

— « Vive l'Empereur ! » s'écrie leur chef, le capitaine de voltigeurs Lambert : « mes amis, tombons dessus ! ».

Au même instant s'abîment trois Espagnols. Le reste, effaré, bat en retraite. La porte extérieure est de nouveau barricadée.

C'est alors, sans doute, que survient le général Nazaire Reding, dont Rossetti fait un capitaine général des Baléares, mais qui, selon toute vraisemblance, fut plutôt commandant de place. Les narrateurs sont unanimes à estropier son nom en l'appelant Rheding, Raiding, Redding et même Rednig, mais ils ne le sont pas moins à louer son courage et son sang-froid. Ce chef épuise, à convaincre la foule, tous les moyens de douceur et de conciliation.

Au premier coup d'œil, il a vu le danger. Irrités de la résistance, les assaillants courent s'emparer d'une pièce de canon de vingt-quatre livres et d'une pièce de six à l'aide de quoi ils veulent battre les deux angles du quartier. « C'est alors », racontent à la fois Méry et Muralt, « que le général Rednig (*sic*), désespéré du peu de succès de ses efforts, prend un parti qui lui vaudra l'éternelle reconnaissance des Français : nouvel avoyer Wengi, il se précipite sur la pièce déjà braquée et, masquant l'ouverture avec son corps, arrête le feu des révoltés.

Arrive à son tour le comte Heredia, capitaine général de l'archipel : son autorité, ses instances ne rencontrent pas plus de respect. Témoin de la scène où Reding a joué sa vie, il ordonne aux cadets et aux officiers d'artillerie de se faire jour, le sabre à la main, pour protéger le gouverneur. On obéit, mais non sans réserve, en composant avec la populace plutôt qu'en la désarmant. Toutefois, les deux pièces sont reconduites sur le rempart à l'endroit où elles ont été prises.

On a vu surgir aussi, et non le dernier, le chevalier Desbrull, fidèle ami des captifs, accompagné de cet autre membre de la Junte, Don Nicolas Campaner que les documents officiels qualifient ministre de la Royale Audience. Tous deux joignent leurs exhortations à celles des chefs militaires. Eloquence perdue : on leur répond par des insultes. De toutes parts redoublent les clameurs : *Mueran los Franceses !... Mueran los Franceses !...* Les marins du port soulignent cette démonstration de leurs sifflets stridents.

Jugeant alors, Il est déjà deux heures — trois heures et demie, selon Méry — que le moment est passé de parlementer sans aucun succès, le comte Heredia fait sonner la générale et appelle d'urgence la garnison sous les armes. Ce sont les *Urbanos* ou miliciens, sorte de gardes nationaux ; ils ne brillèrent jamais par la discipline ni par l'esprit belliqueux, mais ils vont renforcer, au moins en

nombre, les quelque cinquante soldats impuissants à défendre le Quartier Bourbon.

Un chef, aussitôt, prend ses responsabilités. Celui que Husson appelle un peu familièrement « un individu » et qu'on dit être le fils du capitaine général Heredia, se porte à la caserne de la Muraille et réitère ses exhortations. La foule ne voulant rien savoir, il la somme de se retirer.

Refus encore. Les plus violents, armés de couteaux, de haches, de piques s'approchent à nouveau de la porte. L'officier ordonne de tirer quelques coups de fusil à poudre, comme on disait alors, mesure qui excite les rebelles sans leur en imposer. Plusieurs soldats sont assaillis. A cette vue, le capitaine Heredia (Muralt assure que l'ordre vint de Reding, mais la version de Husson semble plus vraisemblable) sent qu'un exemple est nécessaire : sur ceux qu'un témoin appelle « des tigres », il commande le tir à balles. Un premier s'abat ; deux ou trois autres sont blessés. Le rapport officiel établit que l'une des victimes fut un grenadier du régiment de miliciens et qu'avec lui est tombé un jeune garçon, vrai Gavroche de l'époque. Frappée de stupeur, la foule se dissipe un instant. Mais, pendant que la garde recharge les armes (on sait si l'opération était alors laborieuse) les exaltés s'élancent sur deux factionnaires, les terrassent et les éventrent à coups de poignards. Epouvantés de cette réaction, les défenseurs de l'ordre refusent d'exécuter un nouveau tir à balles ; ce que voyant, la plèbe, toujours poussée, au dire de Rossetti, par les prêtres et les moines, s'égaille en clamant :

— Allons prendre les armes !...

Ces armes, ce sont deux autres pièces d'artillerie qui défendent l'entrée du môle. Par bonheur, la garde a eu le temps de fermer les barrières et l'entreprise échoue. « C'en eût été fait des Français », assure Gerdy : « ils étaient ensevelis sous les ruines du Quartier ».

Durant ces péripéties, la populace qui se presse aux alentours de la caserne s'est accrue d'éléments nouveaux accourus de la campagne au bruit de la fusillade. Ce bruit, Privé et ses compagnons l'ont également entendu : du haut de la terrasse de Bellver, ils aperçoivent des masses que Gerdy évalue à plus de trente mille têtes.

Comment résister à de telles vagues d'assaut ? Une seule issue s'impose : répondre au vœu du peuple en furie qui a crié : « A Cabrera ! » et embarquer le plus grand nombre pour l'île maudite.

Dans ce but, il faut quitter à tout prix la caserne assiégée. C'est à cela qu'à trois reprises et de trois façons différentes on va s'efforcer d'aboutir.

L'inutile sacrifice.

Il est quatre heures et demie du soir. Au *Cuartel Bourbone* où il vient de se rendre, le général Reding fait appel à plusieurs officiers pour les mettre au courant du projet. Il estime prudent de ne faire sortir les Français que par compagnies de quinze à vingt. Le commandant de place ne se payait pas d'illusions sur le succès de la tentative ; encore croyait-il nécessaire le sacrifice d'une minorité pour sauver le plus grand nombre. Mais, à des fous furieux parle-t-on de satisfaction vicaire ?... Redoutant l'exaltation et le stylet des Majorquins, les prisonniers demandent à n'être pas inutilement exposés. Reding, qui compte sur l'escorte et se fait fort d'imposer au peuple, s'acharne à les persuader. « Alors », déclare Méry, « pleins de déférence envers un chef qui a fait preuve de si noble caractère, nous n'insistâmes plus ». « Nous sommes prêts », renchérissent les plus vaillants, « qu'on vienne voir des Français mourir !... »

Une vingtaine d'officiers franchissent la porte extérieure et s'avancent entièrement désarmés. A peine sont-ils dans la rue que grossissent les cris de mort. Voici briller des haches, des faux, des poignards. L'escorte est serrée de prés. Elle résiste. Mais, arrachée à sa défense, les prisonniers sont tirés à l'écart et cinq d'entre eux, bientôt, s'abattent sous les coups de *navaja*. D'autres, croyant échapper, courent à la mer, toujours poursuivis par les agresseurs. Le jeune Beauchamp, sous-lieutenant de cuirassiers, considéré comme le plus bel homme de l'armée, dérobe, en passant, un couteau de boucher et fait face à la foule qui n'ose s'en prendre à cet hercule. Mais le voilà contraint d'entrer dans l'eau, peu à peu elle lui arrive à la ceinture. Ne sachant pas nager, il hésite une seconde. Aussitôt, conscients de son embarras, ses ennemis, armés de haches, sautent dans une barque : celui qui les faisait reculer sur terre ferme tombe dans les flots, le crâne ouvert. L'enseigne de vaisseau Baylle, frappé de plusieurs coups de poignard et perdant son sang, réussit à gagner une embarcation éloignée de plus de deux cents toises. Le sergent-major Levrault, de la 4e légion, s'en tire avec une quinzaine de blessures. Durant ce sanglant épisode, la populace pousse des cris de joie. Le soldat Sébastien parle même de « hourras frénétiques... ».

Mais les Français, spectateurs du drame, ont le cœur déchiré de leur impuissance : la première tentative de libération a totalement échoué.

Reding n'est pas homme à se départir de son plan. Il revient au Quartier Bourbon organiser un nouveau transport. Certes, il

en mesure les dangers, mais la nécessité commande. Exposées elles-mêmes à tous les sévices, les autorités ne voient d'autre salut que de brusquer les choses. Le gouverneur se heurte à la résistance énergique des Français qui viennent d'assister à l'inutile immolation : — « Général », déclare le capitaine Belhomme, aide de camp de Dufour, « nous sommes résolus à ne sortir qu'en masse ». — « Préférez-vous capituler ? », répond froidement Reding : « l'ordre que j'apporte émane pourtant du capitaine général ». — « Le capitaine général », reprend Belhomme, « ne peut nous ordonner de mourir. Toutefois, si tel sort nous attend, qu'il sache que nous ne voulons pas donner, mais vendre notre vie ! ».

Devant une attitude aussi ferme, Reding n'insiste plus. Il se rend sur l'heure à l'*Almudayna*, siège des autorités militaires, pour chercher avec elles les moyens d'en finir.

Par la brèche de la muraille.

Tout à coup, on cogne violemment à la paroi maçonnée qui sépare la caserne de l'une des terrasses du rempart. L'alarme des Français redouble : le peuple aurait-il forcé la garde de ce côté qu'on croyait sûr et viendrait-il à faire brèche ?

Une première pierre tombe. O merveille ! par l'ouverture on reconnaît, au premier rang, le chevalier Desbrull, l'intègre et loyal ami des prisonniers, dûment accompagné du *Corregidor*.

— « Messieurs les officiers » — s'écrit-t-il en franchissant l'ouverture — « je ne réponds plus de rien, mais, si vous êtes assassinés, je le serai le premier ».

Un tel langage raffermit les cœurs.

A ceux qui préconisent une évasion de nuit dans l'espoir que, l'obscurité venue, les assiégeants finiront par se calmer, Desbrull répond que c'est précisément à la faveur de l'ombre que l'on projette un massacre général. Il n'est qu'un salut possible : fuir sur-le-champ.

Bientôt, le commandant Duval et soixante officiers de toutes armes sont prêts à suivre leur sauveur par un chemin de ronde qui permettra de gagner secrètement le port ; la caserne, en effet, n'ouvrant pas sur la mer, la populace n'en fait le siège que du côté de la ville.

Il est cinq heures et demie. Déjà, derrière les sombres pinèdes de Bellver et de Bendinat, le ciel prend les teintes fauves du couchant.

A ce moment, par la brèche pratiquée dans la muraille, une première colonne s'ébranle, escortée de cinquante soldats espagnols. Les fugitifs, tête nue, vont dans le plus grand silence. Mais

on a compté sans les femmes qui rôdent alentour, excitées à l'égal des hommes. Aux cris éperdus de ces *viragos*, qui ont découvert le morne cortège, répondent les clameurs des émeutiers. Ils cessent d'assiéger la porte ouvrant sur la ville et accourent à grande allure. L'escorte fait doubler le pas. O douleur ! malgré les ordres, on trouve verrouillée la porte du quartier San Martino qui donne sur le rempart. Avec rapidité et sang-froid, Desbrull la fait ouvrir. Les fugitifs passent en hâte et les lourds battants se referment juste à l'instant où paraît la tourbe armée de piques et autres instruments de mort. A en juger par les démonstrations de rage, jamais danger ne fut plus imminent.

Parvenus enfin au delà des remparts, les prisonniers, toujours silencieux, sont conduits par un chemin couvert qui, du côté de Santa Catalina, débouche sur le rivage. Ils trouvent là cinquante autres soldats et quelques habitants venus pour les défendre, vivantes preuves de l'horreur qu'inspire à des Majorquins l'attitude odieuse des leurs. Mais, au moment où, grâce aux mesures du commandant de marine Antonio Aguierroz, les Français prennent place dans les embarcations, une grêle de pierres s'abat sur eux. Ce sont les forcenés de tout à l'heure : furieux de se heurter à la porte San Martino, ils se sont élancés sur le haut du bastion qui fait face au *Muelle* d'où, avec des bordées d'imprécations, ils lapident les *Franceses*.

Quelques-uns sont atteints, parmi lesquels le capitaine Caillemer, qui d'ailleurs ne mourra qu'à Waterloo ; d'autres, effrayés, tombent à la mer. Le chevalier Desbrull lui-même est blessé. Convaincu que la troupe court autant de dangers que les prisonniers dont elle assure la protection, il lui ordonne de repousser les assaillants à coups de fusils. Déception nouvelle, les soldats s'y refusent nettement, accompagnant leur rébellion d'injures « qu'il eût été », remarque Méry, « dangereux de relever sur le moment ». Puis, ces admirables défenseurs de l'ordre se retirent sans plus.

« Grâce à Dieu », s'exclame un des officiers, « après un quart d'heure des angoisses les plus cruelles, les prisonniers gagnèrent le large. Ils furent répartis dans trois felouques, sous la protection d'une canonnière. Mais ils eurent la douleur de voir dans ces embarcations (probablement celles qui, la veille, avaient amené les émigrés de Tarragone) quelques-uns des scélérats dont les mains étaient encore teintes du sang de leurs frères. Et ces monstres eurent l'audace de les fouiller sous prétexte de s'assurer qu'ils n'avaient pas d'armes cachées !... ».

Après tout, que sont, en comparaison des dangers courus, quelques piastres ou *duros* passant d'une poche dans l'autre ?... Arriver sauf à bord est l'essentiel. Car le drame est loin d'être terminé.

Sous la protection de l'évêque.

Il reste, au Quartier Bourbon, une centaine de Français dont les émeutiers continuent à réclamer la mort.

Durant ces violences, le gouverneur Reding n'est pas resté inactif. Espérant, rapporte Gerdy, que la religion aurait sur les révoltés un empire assez fort pour arrêter leurs projets homicides et leur ferait respecter le caractère sacré de ses ministres, il a fait appeler à la caserne de la Muraille non seulement la milice des *Urbanos* mais tout le clergé de la capitale... Son but est, par l'attrait d'une procession, d'attirer le peuple au centre et à l'est de la ville afin de le détourner du quartier qu'il assiège. Devant la grande porte du *Cuartel Bourbone*, se présente l'évêque de Palma en personne, suivi du chanoine Miguel Serra et d'autres dignitaires. De nombreuses confréries de réguliers sont là, munis de leurs emblèmes. Outre les frères de la Merci, on voit la communauté de Saint-Domingue égrenant le Rosaire et portant une Vierge ; on voit les Trinitaires, récitant le *Trisagio*, puis l'ordre de Saint-François précédé de l'effigie de son patron et psalmodiant des litanies... A l'entour se massent les *Urbanos*. L'évêque, tançant la foule, demande qu'on laisse passer les Français qui vont s'embarquer pour Cabrera.

Alors, rassurés par la présence de ces garants de l'ordre et de la discipline que sont l'Eglise et l'armée, les prisonniers sortent deux par deux du Quartier, entre un double rang d'ecclésiastiques et de soldats. L'évêque, sous son dais, les précède, revêtu de toute la pompe sacerdotale et portant le Saint-Sacrement. La procession s'avance lentement dans la rue (aujourd'hui la *Marina*) qui conduit à la porte du môle. Les cloches sonnent gravement : de Santa-Cruz, de San Juan, de Santa Eulalia, de San Francisco, de la vaste *Seo*, la cathédrale en pierre rose, elles invitent au calme et à la mansuétude. La nuit approche, étendant ses voiles de paix sur tant de passions exaspérées...

Mais c'est mal connaître la plèbe que de la croire sensible à cet imposant appareil... Les cris séditieux et les gestes hostiles ne cessent point. A chaque fois qu'ils redoublent, l'évêque suspend sa marche, la sonnette tinte et le silence succède au tumulte : solennellement, le prélat bénit la foule agenouillée.

« Hélas ! », remarque un témoin, « ces mêmes hommes qui venaient d'adorer un Dieu de paix et de miséricorde, se relevaient d'un bond après avoir reçu la bénédiction. Aussitôt retentissaient les cris : *Mueran los Franceses !* Aussitôt brillait aux yeux des prisonniers le fer qui les menaçait » !...

Franchie la *Puerta del Muelle*, la procession arrive à l'étroite jetée qui se prolonge dans la mer. C'est ici que va s'embarquer le dernier contingent. Serrés de toutes parts, les Français voient le peuple bousculer l'escorte et se précipiter sur eux avec fureur.

Exhortations, prières, menaces mêmes des ministres de l'Evangile, tout est vain. « Nos conducteurs », dit Husson, « s'étant débandés lâchement laissent un libre champ à leurs féroces compatriotes ». « Ce fut sans doute », ajoute-t-il, « un spectacle bien digne de méditations que celui qu'offrirent d'un côté des bourreaux altérés de sang, se ruant sur des êtres sans défense, de l'autre, des victimes qui n'avaient pas encore expié, par deux ans de captivité, de tourments et de misère, la faute commise à Baylen... ».

Parmi les officiers suisses, Charles-Emmanuel von der Weid semble un des seuls indemnes. Après des efforts inouïs, il est, au moment d'atteindre le bord de l'eau, saisi par ceux qu'il qualifie d'« égorgeurs ». Mais tandis qu'on le malmène, son bissac roule à terre et s'entr'ouvre ; quelques pièces d'or s'en échappent et s'éparpillent sur le sol. *Auri sacra fames*. A cette vue, les assassins lâchent leur victime et se précipitent sur la proie : le jaune métal a sauvé l'homme ! Von der Weid profite de la diversion et réussit à grimper sur une barque. Tout péril n'est cependant pas écarté pour lui : les pierres pleuvent comme grêle. Une autre chaloupe n'est pas loin ; il veut y sauter, mais, manquant le but, tombe à l'eau et va sans doute être écrasé entre les deux embarcations, lorsque son fidèle ami, le capitaine Louis de Sonnenberg, excellent nageur, se jette à la mer, le saisit par les cheveux et l'aide à remonter à bord.

Au nombre des « rescapés » est encore Karl-Amédée de Muralt. Il a, lui, le bonheur d'être préservé des coups par le sac rempli de hardes qu'il porte sur le dos.

A son tour, le lieutenant vaudois Morel, du 3e régiment, s'est laissé entraîner dans un coin par deux malandrins qui lui ont promis la vie sauve et soudain le frappent. Il se défend avec vigueur ; deux coups de poignard le mettent en sang, mais il parvient à s'échapper. Plus grave est la situation de certains de ses camarades. Voici le capitaine bernois Dittlinger qui, l'un des derniers, marche derrière Reding. Attaqué de la façon le plus brutale, il saisit le bras de son protecteur et pousse un cri d'appel : — « Général sauvez-moi ! » Reding a beau tirer l'épée pour défendre son compatriote, celui-ci, malgré la résistance et l'autorité du gouverneur, tombe sous les *navajas*. Il faut que Reding le relève et le porte lui-même, tout ensanglanté, dans une barque.

L'obscurité étant venue, les débris des trois contingents :

celui de l'holocauste, celui de la brèche et celui du môle sanglant, se sont enfin retrouvés sur les felouques ancrées dans la baie. Ils ont toutes raisons de remercier la Providence d'avoir échappé, par trois fois, au sort le plus cruel. Rompus de fatigue, trempés par leurs bains involontaires et saignant de maintes blessures, les uns et les autres, Français et Suisses, passèrent sur le pont une nuit qu'on suppose agitée.

Au lieu de partir à l'aube, comme avis en avait été donné, on les distribuera également, le lendemain, sur chaque bateau. Puis l'on viendra de terre leur apporter des vivres, d'autant plus indispensables que, déclare Muralt, « depuis la veille au matin, nous n'avions rien eu à manger ». Mais les ravitailleurs auront peine à parvenir jusqu'aux felouques car, bien loin d'avoir retrouvé le calme, les habitants de Palma font leur possible pour les en empêcher.

Soixante hommes de troupe et deux officiers arrivèrent cependant comme garde et le 13 au soir, le convoi mit à la voile pour atteindre, après deux jours de navigation, cette île de Cabrera dans laquelle ils devaient voir, cette fois, ô ironie des choses, presque un havre de grâce !

Choc en retour.

Sur terre ferme, l'ordre est encore loin de régner. S'avisant tout à coup que le *Castillo* de Bellver contient, lui aussi, des officiers ennemis et même de haut rang, la foule traverse le faubourg de Santa Catalina, puis le hameau de Terreno et prend le chemin de la colline boisée. Toutefois, de la terrasse on l'a vue venir. La garde a reçu du renfort, le pont-levis est dressé. Comme le château est entouré d'un fossé profond et qu'on ne peut monter à la tour, par un escalier en bigorne, qu'à raison d'un seul homme à la fois, la défense est aisée. Les officiers français se sont munis de vivres et s'apprêtent à résister... Vaine alerte ! La populace en sera pour ses cris.

L'équipée n'est pas sans leçon pour les autorités : craignant que la Tour de l'Ange ne soit assiégée à son tour, elles font transporter de nuit, à Bellver, le général Exelmans et ses deux compagnons. Seuls depuis vingt et un mois dans leur réduit, privés de toute communication, les trois prisonniers de Saelijes retrouvent avec joie leurs camarades et frères d'armes : les troubles ont rapproché ces Français qui s'ignoraient. Chez les Majorquins, en revanche, ils ont eu un effet contraire.

Irrités de n'avoir pas été secondés dans leur effort par les *Urbanos* — qui pourtant ont formellement refusé de tirer contre les leurs — les turbulents citoyens de Palma les couvrent d'invec-

tives et d'outrages. Comme souvent, des paroles on en vient aux coups : trois soldats sont tués, un autre grièvement blessé.

Pour se défendre et arrêter les violences, la milice ouvre le feu sur les émeutiers. Huit hommes, une femme et un enfant tombent morts. La poudre apaisa-t-elle jamais des masses en délire ? Trois jours entiers, le tumulte possédera la ville et l'on sait le contre-coup terrible qu'en subiront les Cabériens : exaspérée de son échec, la populace a retenu la barque à pain ; et là-bas, sur l'île désolée, ce sera la famine et la mort...

Pour en finir, la Junte entend frapper les responsables. Don Antonio Desbrull est chargé de l'enquête. Il prouve sans peine que toute l'affaire est partie d'un racontar : non seulement les nonnes qui passaient sous le *Cuartel Bourbone* n'ont point été insultées, moins encore lapidées, mais, *o sancta simplicitas !* elles ignoraient qu'il y eût caserne et prisonniers à Palma...

Conséquemment à ce rapport, l'évêque adressera un mandement à la population et la Junte exilera les coupables. Ils sont peu nombreux. Seul prévenu notoire, Don Salvador Troyols y Valles, chevalier de l'Ordre de Charles III et capitaine en retraite des milices, fera dix ans à l'île d'Iviça.

En bon militaire, Méry estime que ces lugubres journées (elles auraient pu être aussi fatales aux soldats qu'aux prisonniers) prouvent à l'évidence que l'audace des Majorquins s'était accrue de l'hésitation des troupes. « Le soldat qui n'obéit pas à la voix de son chef, est le plus souvent la première victime d'une telle faute. » « Je ne puis », ajoute-t-il, « donner trop d'éloges au courage héroïque du général Reding et du comte Desbrull ainsi qu'au généreux dévouement des autorités et du clergé majorquin. Sans leur courage, nous eussions été indubitablement massacrés... ».

Il nous plaît qu'un autre rende cet hommage à un Suisse de bonne souche. Et nul ne contestera la leçon que, peu après l'émeute, un témoin désintéressé, dégageait mélancoliquement de ces désordres. « Ces faits aussi barbares que peu chrétiens sont une preuve de la férocité d'un peuple lorsqu'il n'y a pas de force pour le contenir et qu'il agit sans réflexion et sans crainte de Dieu. Les Majorquins, autrefois, étaient un peuple tranquille et soumis à la justice autant qu'au gouvernement, mais, depuis peu, ils sont devenus tumultueux, désobéissants et barbares. Ce fait ne peut avoir que les plus funestes résultats... »

Formulé en 1810, mais singulièrement actuel, ce jugement peut s'appliquer à tous les troubles qu'enfante l'ignorance unie au fanatisme.

GEISENDORF-DES GOUTTES.